

BARREAU DE TOULOUSE

M^e Ernest FERRAS

DISCOURS

prononcé le 4 décembre 1921, à la Rentrée solennelle de la Conférence
des Avocats stagiaires

PAR

Paul AVEZAC

Avocat à la Cour d'appel
Lauréat de la Conférence (1^{re} Médaille d'or,
prix Henri Ebelot)



TOULOUSE
IMPRIMERIE V^o BONNET
2 Rue Romiguières 2.

1922

MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL (1),
MONSIEUR LE BATONNIER (2),
MESSIEURS,

Si, questionnant, au hasard des rencontres, un Toulousain de la rue de Languedoc ou de la place du Salin, observateur lointain et distrait du monde judiciaire, on lui demandait pour quelle importante fonction s'empressent vers le Palais les nombreux avocats qu'il voit passer chaque jour, à la même heure, marchant d'un pas précipité, la physionomie songeuse, le bras arrondi sur un portefeuille gonflé de mystère, il ne manquerait pas de répondre, surpris d'une telle évidence : « Mais pour plaider naturellement ! » Quelle erreur serait pourtant la sienne ! Ce n'est guère pour plaider que nous, jeunes avocats, nous nous hâtons vers les grilles jadis dorées de la Cour ou le perron ensoleillé du Tribunal. Au Palais, nous y venons... causer tout

(1) M. Tortat.

(2) M^e. Tribillac.

simplement. « D'affaires, alors? » me direz-vous. Mais pas le moins du monde. Approchez-vous de ces groupes qui se forment, se désagrègent pour se reformer aussitôt dans les Pas-Perdus avant le début des audiences; asseyez-vous à la bibliothèque où, malgré l'article 3 du règlement, tout le monde converse à voix haute et écoutez les propos qui s'y échangent. Vous y entendrez parler d'art, de littérature, de politique, raconter l'anecdote du jour, médire sans méchanceté d'un confrère, mais d'affaires pas un mot. Le Palais est un agréable lieu de réunion où l'on vient retrouver les amis que l'on aime, s'égayer aux récits d'un narrateur spirituel, effleurer de graves sujets avec un contradicteur disert et oublier les ennuis de l'heure présente. En le quittant, on a le cœur plus joyeux et l'esprit plus dispos. C'est alors seulement que, dans le silence du cabinet, l'on commence enfin à travailler.

Il y a une trentaine d'années, cette conception un peu superficielle, je le confesse, de nos occupations de Palais pouvait paraître plus exacte encore qu'aujourd'hui. Il y avait cent huit avocats inscrits au tableau et près de quatre-vingt-dix stagiaires; la vie plus facile donnait plus de loisirs; les événements politiques se succédaient, ouvrant le champ aux discussions; une atmosphère de plaisir enveloppait notre ville, créatrice de petites histoires et aussi de gros scandales; l'évolution artistique, littéraire, philosophique inspirait de plus graves conversations. Aussi, jusqu'à trois heures, chaque après-midi, des

groupes nombreux se tenaient dans les pas-perdus du Tribunal, dédaignant ceux de la Cour où un commandant militaire grincheux interdisait de fumer. Mais c'était surtout au salon des Avocats et à la parlotte du Tribunal qu'avaient lieu les plus longues causeries.

Dans le salon vert, où nous ne pénétrons plus que rarement pour consulter quelques vieux livres sous l'œil sévère de nos anciens bâtonniers, où l'on est presque tenté de parler à voix basse comme en un sanctuaire, des avocats devaient au coin de la cheminée. Déjà d'un certain âge, ils étaient calmes et dignes et, par la noblesse de leur tenue, montraient combien leur importait le maintien de toutes les traditions.

Tout autre était l'atmosphère de la parlotte du Tribunal. Elle était installée dans la loge du concierge, près des salles d'audience, et l'on y venait revêtir sa robe, attendre en fumant une cigarette son tour de plaidoirie, se rafraîchir aussi, car une buvette y était organisée. Sans oublier le respect qu'elle devait à l'enceinte de la Justice où elle était enclose, elle se laissait aller quelquefois à prendre les allures d'un café ou d'un club de bonne compagnie. La conversation y était plus enjouée, le verbe plus haut; on n'y craignait pas l'anecdote leste et l'on y savait les potins du moment.

Sur elle veillait « Joseph ». C'était le famulus du Tribunal. Cinquante ans, le visage rasé, un pli malicieux à la bouche, parlant avec finesse, s'exprimant au besoin en termes juridiques, il

avait, par un phénomène d'adaptation assez fréquent, pris une tête de vieux magistrat. Ne l'appelait-on pas le « Président de la 4^e Chambre » ? Obséquieux avec ses chefs qu'il entourait de prévenances, enjôleur avec les hommes d'affaires, protecteur avec les plaideurs, mais poli avec tous, il était une des figures les plus connues du Palais et le public lui supposait une puissance considérable. Quand, après l'avoir salué d'un « bonjour, M. Dubarry », une partie avait obtenu de lui un sourire bienveillant, elle s'en allait croyant avoir gagné son procès. Fort habile, d'ailleurs, il ne jouait pas les importants, mais s'était rendu indispensable à beaucoup. Le décrire davantage serait impossible. Il était « Joseph » et cela dit tout !



Or, le dimanche 15 janvier 1888, un événement imprévu vint détruire le calme de ces réunions. Dans la *Gazette des Tribunaux du Midi*, récemment réorganisée, en troisième page, avait paru un article signé : « M^r X... ». L'auteur y annonçait que, chaque semaine, il ferait la chronique du Palais. Commencant aussitôt, après avoir donné les échos des derniers débats correctionnels, il rapportait les propos tenus à la parlotte pendant la semaine précédente. Sans craindre l'indiscrétion, il dévoilait les opinions politiques soutenues, les sentiments religieux professés par des avocats qu'il nommait. Chose plus grave

encore, il apprenait au public combien les déhanchements lascifs de M^{lle} Ambre dans la « *Traviata* » avaient séduit et troublé les gens de robe!

Cette publication provoqua un vrai scandale! Lundi, l'article fut lu quatre fois à haute voix chez « Joseph ». Mardi, l'agitation avait gagné le Palais tout entier. Mercredi, le salon vert lui-même s'émouvait. Tous cherchaient quel pouvait être M^e X... Était-ce M^e Marchal, le mainteneur des Jeux Floraux? Certain jeu de mots ne pouvait être tombé de sa plume. Peut-être M^e de Peyrallade, le chroniqueur du « *Messenger* »? M^e X... appartenait-il d'ailleurs, au monde du Palais? Beaucoup ne voulaient point croire qu'un avocat ne respectât point un secret tout aussi important que le secret professionnel: le secret des conversations de couloir! Car c'était bien là le point capital! Faudrait-il désormais se méfier constamment? Ne parler qu'avec la crainte de voir révéler, dans un journal, les confidences échangées dans l'intimité d'une conversation confraternelle? Mais c'était alors la fin de ces aimables causeries et si l'on ne pouvait plus causer au Palais.....

L'on attendit avec impatience la prochaine chronique. Ce fut une consternation! Sous le titre : « *Dans une fourmilière* », tous les propos tenus sur le premier article étaient reproduits. L'auteur y décrivait l'indignation de M^e Pillore, l'émoi de M^e Favarel, le dédain de M^e Amilhau et constatait ironiquement la satisfaction éprouvée par M^e Jaffary, en voyant son nom cité dans un

nouveau journal. Le doute n'était plus possible. M^r X... était avocat et dans son incognito devenait redoutable. Cependant, il affirmait que « s'il voyait tout, il racontait peu et que s'il écoutait aux portes et révélait les potins et les demi-secrets, jamais il ne livrerait à la malignité publique les confidences ou les scandales dont on s'entretenait au coin du feu ». Cela rassura et, comme M^r X... tint scrupuleusement parole, l'émotion se calma peu à peu. On pût, alors, goûter tout le charme de ces articles. On y prit même un vif plaisir et c'était maintenant par la fin que l'on commençait la lecture de la *Gazette des Tribunaux du Midi*.

Ecrites d'une plume alerte, dans un style net et concis, les chroniques de M^r X... sont, en effet, fort amusantes. Elles rapportent ce qui, dans le milieu spécial de la Justice, peut prêter à sourire. Ce sont des phrases cocasses de plaidoiries : Un avocat, parlant de vaches, déclare à la Cour qu'il va tâcher de l'intéresser « aux infotunes du sexe faible de l'espèce bovine ». M^r Gardelle, en une envolée lyrique, prétend que sur les boulevards « la population toulousaine ne croise une Aglaé qui succombe que pour tomber un moment après sur une Aspasia qui chancelle ». C'est un arrêt qui proclame souverainement « qu'à partir de soixante ans, un médecin n'est plus un danger pour la femme de son client ». Deux agents d'affaires en viennent aux mains dans les couloirs du Tribunal de commerce. Vite M^r X... raconte les péripéties de cet échange de... marrons.

Au cours de ses récits, il savait d'un trait malin dépeindre un confrère ou un magistrat. Quelques mots lui suffisaient pour camper un personnage. Tantôt c'est le portrait physique qu'il trace en une phrase. M. le conseiller Dispans de Floran a « un masque qui tient de celui « du prince Napoléon avec monocle ou de celui « d'Emile de Girardin sans la mèche ». Tantôt c'est l'attitude à la barre, le tic familier qu'il représente : « M^r Pillore, la jambe gauche pliée, « le pied appuyé sur la banquette, les yeux sur « le Tribunal et le lorgnon à la main, plaidant « pour la Ville, bien entendu, s'écrie : Poser la « question, c'est la résoudre ». Quelle longue description indiquerait mieux la place éminente de M^r Ebelot parmi ses confrères que ces mots : « Quand Jupiter voulut bien descendre parmi « les humains, tous à sa démarche, à sa noble « structure reconnurent le Dieu. Tel M^r Ebelot « apparaît dans le troupeau des avocats ».

C'est encore M^r X... qui, entretenant ses lecteurs de Garrigues, l'avocat de Saint-Cyprien, a trouvé cette définition presque légendaire au Palais : « C'était le premier avocat de Tou- « louse..... en arrivant par la route de Bayonne »!

Je veux enfin citer cette vivante description d'un début d'audience au Tribunal : « Tout le « personnel agissant du Tribunal se trouve « réuni à midi précis dans la salle d'audience « de la 1^{re} Chambre. Avoués affairés, voulant pa- « raître plus occupés qu'ils ne le sont; avoués « philosophes, prenant la vie par son beau côté;

« avocats plaidant, les uns charmants confrères,
« les autres dédaigneux, éblouis sans doute par
« les cinq louis que leur a portés un client, man-
« que d'habitude; avocats débutants, étonnés que
« personne ne se pâme en les entendant prendre
« un jugement de défaut; avocats dilettanti,
« avocats en quête de dossiers, professeurs de
« droit en retrait de service ou en activité d'em-
« ploi, tous sont là, parlant, gesticulant, causant
« affaires, politique ou jolies femmes, mêlant
« dans un tableau trop noir, robes, vestons et
« redingotes. »

Pendant toute l'année 1888, les articles de M^r X... parurent régulièrement, mais longtemps l'auteur en resta inconnu. Il fallut plusieurs mois pour permettre aux avocats toulousains de découvrir, avec un certain étonnement, que, sous ce pseudonyme si difficile à percer, se cachait leur confrère Ernest Ferras.



M^r Ferras, dont le nom, roulant et sifflant comme les eaux d'un gave pyrénéen, est déjà, dans sa consonnance méridionale, un vrai portrait, était alors âgé de 34 ans. « Campé d'aplomb
« sur les pieds en équerre, lisons-nous dans la
« *Gazette* après sa mort, correctement serré
« dans un pardessus plutôt court, le chapeau
« haut, légèrement rejeté en arrière mais soli-
« dement entré, l'œil petit et vif sous le monocle
« immuablement incrusté dans l'arcade sourci-

« lière, les mains à demi plongées dans les
« poches, à moins que l'une d'elles ne tourne un
« cigare mâchonné fréquemment, tel surgissait
« Ferras à la parlotte, le nez en arrêt, à l'affût
« des nouvelles. »

Né à Miramont, près Saint-Gaudens, il avait fait à Toulouse ses études de droit et, en 1877, avait prêté le serment d'avocat. Mais pendant les premières années, il n'appartint au Barreau qu'à demi. Sa nature impétueuse l'attirait vers des luttes moins pacifiques que celles du Palais et dans cet esprit enthousiaste et spontané la passion politique était déjà maîtresse. Elle domina toute sa vie. Ardent patriote, il restera toujours préoccupé du bonheur de son pays et cherchera par tous les moyens d'y instaurer le régime qui lui paraissait le meilleur : il était bonapartiste. Plus tard, par une évolution qui n'a rien d'un revirement, il se ralliera au général Boulanger. C'était toujours de l'impérialisme !

Or, en 1877, paraissait à Toulouse un journal plébiscitaire : *La Souveraineté du Peuple*, dont le directeur était Karl Oldekop. A la tête de la rédaction, se trouvait Edmond Poirier. Elève de Cassagnac, il avait importé à Toulouse le ton de polémique du directeur de l'Autorité... avec, peut-être, beaucoup de talent en moins. La moustache hérissée, les yeux insolents, le nez en bec d'aigle, un grand chapeau de feutre sur la tête, Poirier se donnait l'allure d'un mousquetaire. Il avait la réputation d'un duelliste dangereux. Ne s'était-il pas mesuré avec le fameux Perrin ?

Un tel homme ne pouvait que plaire à la jeunesse de Ferras. Ils devinrent inséparables. Dans tous les duels de Poirier, Ferras était témoin; mais ils firent couler beaucoup plus d'encre que de sang, car les provocations restaient la plupart du temps sans réponse. Par contre, les procès étaient nombreux et Ferras devait souvent « revêtir la toge pour défendre la feuille qui lui « était chère. C'était alors de sa part des profes- « sions de foi tumultueuses et inattendues, de « soudaines théories politiques qu'il développait « imperturbablement avec une verve constante « et qui défrayaient ensuite les couloirs du « Palais ».

Poirier disparut un jour, peu soucieux sans doute d'expliquer son départ, et *La Souveraineté du Peuple* « saignée au flanc, l'escaecelle vide, « mourut d'anémie ». C'est alors que Ferras, sans renoncer à son idéal politique, gardant toujours cet air de cadet de Gascogne qu'il avait acquis au contact de Poirier, assagi cependant, plus âgé, se rapprocha du Palais. Il commençait à gravir le dur chemin du succès, quand il accepta d'écrire dans *La Gazette des Tribunaux du Midi* les chroniques de M^r X...

La Gazette avait été fondée en 1881 par M. Dieuzayde que rien pourtant ne semblait destiner à créer une feuille juridique. Il était le fils d'un tailleur d'habit. Après avoir, dans sa jeunesse, manié les ciseaux paternels, il devint le gérant d'un café renommé. Plus tard, il fut le correspondant de l'agence Havas à Toulouse.

Cette importante situation dans la Presse lui valut la rosette d'officier de l'Ordre de Saint-Marin. Il la portait avec un grand air de dignité qu'accrocentuaient sa cravate correcte et ses larges favoris. Aucun de ces titres cependant ne pouvait lui être d'une grande utilité dans sa direction. Aussi, comprenant son incompétence, il savait, pour chaque décision publiée, obtenir de l'avocat plaçant la rubrique et les notes. Il remerciait ensuite les anciens par le service de son recueil et les jeunes... par le plaisir de voir leur nom cité au bas d'un arrêt imprimé ! Il réussit ainsi à faire rapidement de sa publication une œuvre intéressante et utile. La collaboration de Ferras, en 1888, vint lui donner une impulsion nouvelle.

En 1893, M. Dieuzayde invita ses collaborateurs les plus fidèles à un repas champêtre donné dans sa villa de Tournefeuille. En cette occasion encore, Ferras, retrouvant à 39 ans l'entrain de sa jeunesse, vint au secours de son directeur. Rendez-vous avait été pris place du Capitole où un omnibus attendait les hôtes de M. Dieuzayde. Quand ils furent réunis et installés dans la voiture, Ferras bondit sur le siège du cocher, s'empara des rênes, mit les chevaux au grand trot et s'engagea dans la rue des Balances, offrant aux passants ce spectacle étrange d'une patache portant, au bruit de ses vitres branlantes, les hommes d'affaires les plus distingués du Palais, conduite, tel un mail-coach, par un avocat imperturbable, chapeau haut de forme sur la tête et

monocle à l'œil! Nouveau maître Jacques, sitôt arrivé à Tournefeuille, après avoir été le cocher, il devint le maître d'hôtel. Voici le menu qu'il avait rédigé et dont il surveilla la bonne exécution :

Château de Tournefeuille, le 11 mai 1893.

GALA DE LA « GAZETTE »

HORS-D'ŒUVRE DU PALAIS

Beurre de stagiaire.
Saucisson de magistrat.

EXORDE

Langouste de Chicago.
Filet d'avoué ruminant.
Pâté Tivollier.

ARRÊT PLEIN D'ESPRIT

CHRONIQUE A LA BROCHE
Canard nouveau de la Gazette.

QUATRIÈME PAGE

Macédoine d'annonces d'études diverses.

CONCLUSIONS

Parfait Dieuzayde.
Dessert.

Ferras continua jusqu'à sa mort sa collaboration à la *Gazette*, mais d'une façon moins régulière qu'en 1888. Il n'écrivait une chronique que lorsqu'un événement de la vie du Palais lui en paraissait digne. Il choisissait particulièrement

les procès politiques : Le scandale de Panama, les poursuites contre Viviani, Pelletan, Rochefort, l'affaire des grèves de Carmaux. En 1891, cependant, il entreprit une longue enquête sur la suppression des Tribunaux de Villefranche, Muret et Lavaur. Certains sujets seront toujours d'actualité!

En 1889, il avait réuni sous le titre « Robés et Toqués », en un charmant volume illustré par Vignola, tous les articles de M^e X. En 1892, il publia un autre ouvrage : « Jean Bonnet à Luchon ». Je crois qu'il ne faut pas y attacher plus d'importance que l'auteur y en a attaché lui-même. C'est un roman d'amour. Jean Bonnet, avocat toulousain, rencontre au buffet de la gare de Montréjeau, une jeune américaine. Il en reçoit le coup de foudre. Comme tous deux se rendent à Luchon, il devient son guide dans les promenades qu'elle entreprend. A la vallée du Lys, il admire sa pureté. A la Fontaine d'Amour, il s'enivre de sa beauté. A la Chaumière, il lui offre son cœur. Au Gouffre d'Enfer, elle le refuse. Au lac d'Oo, elle finit par l'accepter..... Et c'est tout! C'est un prétexte aimable pour décrire les sites parcourus. Jean Bonnet, dont le masque dissimule mal la personnalité de l'auteur, chante avec lyrisme les beautés pyrénéennes, rappelle, en érudit, les origines gallo-romaines de la station thermale, trace l'itinéraire sûr d'une excursion lointaine et, tour à tour, poète, archéologue et cicerone, incite, par ces récits, le lecteur à venir rechercher, dans les sentiers ombragés de

Superbagnères, les traces de sa romanesque fiancée. C'est le moyen spirituel que Ferras a trouvé pour rendre un délicat hommage à la ville de Luchon tout en affirmant son talent d'écrivain.

Je vous ai, Messieurs, beaucoup parlé jusqu'à présent de Ferras, publiciste, je ne vous ai dit que bien peu de chose de M^e Ferras, avocat. En cette séance solennelle de rentrée de la Conférence du stage, c'était cependant sur ce point qu'aurait dû porter principalement mon éloge. Mais de toute l'œuvre de l'avocat que reste-t-il après sa mort? Un nom sous quelques arrêts, quelques notes éparses, rien le plus souvent. Il en a été ainsi de M^e Ferras. Deux fois il fit partie du Conseil de l'Ordre. Cela prouve l'estime où le tenaient ses confrères. Quant à son rôle au Palais, dois-je m'en rapporter à son propre témoignage lorsqu'il écrit, en dédicace de son livre : « A MM. de la Communauté des Avoués à la Cour, hommage d'un avocat qui ne les a pas souvent encombrés à la confection de la feuille! » Il y a là, de sa part, un évident excès de modestie. A sa mort, il avait déjà une place notable au Barreau. Le temps lui aurait apporté la consécration définitive. Dans notre profession, plus que dans toute autre, il est grand maître. Ferras lui-même nous le dit dans un article intitulé « Le Barreau qui attend » : « Jeune homme sursaturé d'illusions, demande-t-il à un jeune avocat, toi qui t'es cru un Cujas, toi qui te figurais jouer les Gambetta, combien de louis as-tu gagné depuis le 15 octobre? Aucun n'est-

« ce pas? Grisonne, mon ami, grisonne. Si tu
« n'as pas une métairie à manger, des rentes à
« dépenser, serre ta ceinture et bois de l'eau.
« L'avocasserie, mon cher, est aujourd'hui
« métier de millionnaire... Grisonne, mon ami,
« grisonne, et les dossiers s'empileront sur ta
« table, les louis abonderont dans ton tiroir, on
« te casera dans les Académies savantes, tu pos-
« sèderas une grande lucidité d'esprit, mais tu
« seras ramolli pour bien des choses, mon ami! »
et il termine par cette consolation ironique où se
retrouve le vieil ennemi du régime démocratique:
« Cependant, jeunes avocats, ne désespérez pas.
« Gardez-vous de jeter le manche après la
« cognée. Ne vous alarmez pas des misères
« présentes, mais redites-vous et ne l'oubliez
« jamais : Il n'y avait autrefois qu'un roi en
« France, aujourd'hui il y en a mille et ils sont
« tous avocats! »

Grisonner, le destin ne voulut pas le lui per-
mettre. Le 27 janvier 1898, il fut emporté par une
 Brusque maladie de cœur. Il avait à peine 44 ans
et sur sa tombe, M. le Bâtonnier Ebelot pouvait
s'écrier : « Son rôle grandissait, il voyait venir
« le jour où il aurait conquis toute sa place. C'est
« alors que la mort l'a pris dans la force de l'âge
« et du talent!... »



Telle a été la vie et l'œuvre d'Ernest Ferras.
Il fut un publiciste spirituel, un avocat remar-
qué, un confrère plein d'entrain. Cette gaieté

surtout et l'attitude légèrement hautaine donnée par le monocle constamment porté, sont restés dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Ce n'est cependant pas, Messieurs, cette image que je voudrais vous laisser de lui. L'exubérance, l'ironie, cela n'est, de Ferras, que l'aspect extérieur. Mais, sous ces apparences, ce qui caractérise sa vraie nature, c'est un ardent patriotisme et une grande bonté. Il semble, d'ailleurs, qu'il ait pris soin de dissimuler cette dernière qualité comme une tare. C'est fréquent chez les sensibles. Plus leur cœur est ému, plus ils jouent l'indifférence et lorsque, sous l'afflux de leurs sentiments trop longtemps contenus, ils laissent apparaître, un moment, leur véritable état d'âme, vite, en rougissant comme d'une faute, ils reprennent le masque de froideur un instant tombé. Dans toute son œuvre, Ferras a recouvert l'expression sincère de sa pensée par des phrases railleuses. Il est possible, cependant, de déchirer ce voile, grâce à quelques passages où, sous l'impulsion d'une émotion plus grande, son cœur, un instant plus fort que son esprit, a parlé librement. Nous voyons alors que ce satiriste sceptique et dédaigneux était le meilleur des hommes, s'émouvant à toutes les misères, à toutes les douleurs.

Ecoutez avec quels accents il parle du décès d'un jeune juge suppléant : « Vendredi matin, « écrit-il, en haut du cimetière de Terre-Cabade, « j'ai vu sept hommes, groupés sur un échafau- « dage, combiner leurs efforts pour hisser sur « un mausolée un cercueil fait de chêne et de

« plomb d'où se dégageait une odeur de pourri.
« Tout autour, des juges en costume, des hom-
« mes en habit noir, deux femmes ayant pleuré,
« des sœurs tenant un cierge à la main... Le
« cadavre qui se décomposait en haut du mau-
« solée était, 48 heures avant, un homme bien
« en vie, jeune, gai, choyé, estimé... La mort est
« doublement terrible pour ceux qui disparaîs-
« sent ainsi en plein bonheur et, amis ou indiffé-
« rents, alors même qu'on aurait eu dans le cœur
« un sentiment d'envie pour leurs existences
« dorées, on se sent pris pour eux d'une immense
« pitié ». Ce ne sont point là ces phrases banales
et creuses du chroniqueur judiciaire, obligé d'écri-
re par déférence sur la disparition d'un magistrat.
Sous cette description réaliste, se devine l'effort
de Ferras, au cimetière, pour contenir l'émotion
qui contractait sa gorge et mouillait ses yeux.

Par une progression logique, cette bonté qui
le faisait s'apitoyer sur toutes les douleurs
humaines, devait l'entraîner à l'amour des petits
et des humbles. Il le poussa jusqu'à l'extrême.
Du peuple, il aimait les lieux de réunions, il
aimait les défauts et les vices ou tout au moins
il les excusait. Il se laissait même entraîner quel-
quefois jusqu'à l'exagération de ces sentiments,
comme dans cette description de la souffrance
des prisonniers : « Il neige. Tout à l'heure, les
« pieds sur les chenets, je lisais la liste des affai-
« res qui seront jugées aux prochaines Assises.
« Mon imagination me transportait à la prison
« Saint-Michel et je voyais les accusés grelottant

« dans leurs cellules, serrant les vêtements con-
« tre leur corps, frappant la terre du pied,
« agitant les bras, ou bien, affaissés dans un
« coin, l'œil vague, n'essayant pas de se défendre
« contre le froid qui les envahit et doit être dou-
« blement terrible dans la solitude du cachot!...
« Que de misères, grand Dieu, pour ces malheu-
« reux pendant que nous jouissons, nous
« moquant de la neige, du froid et de la faim!... »
Les cellules de la prison Saint-Michel n'offrent, certainement, qu'un confort relatif. Elles ne semblent pas cependant avoir jamais été les « terribles cachots » que dépeint Ferras. Le jour où il écrivit ces lignes, sous l'excitation de la flamme dansant devant ses yeux une ronde fantastique, son imagination, sans qu'il y prit garde, a dû le « transporter » assez loin de la réalité! C'est là, quelquefois, le danger des rêveries au coin du feu!

Je vous ai déjà dit, Messieurs, la place que la politique avait tenue dans sa vie. Non qu'il se soit préoccupé jamais de basses intrigues électorales. Mais il cherchait un régime dégagé de toute compromission. Il voulait un gouvernement dont les membres ne fissent point passer leur ambition personnelle avant l'intérêt général. Il désirait voir le peuple de France heureux dans la paix et le travail, à l'abri de toute querelle de parti. Voilà quelle était sa « politique ». Elle était liée étroitement à cet amour des humbles qui emplissait son cœur. Son patriotisme était une forme nouvelle de sa sensibilité. Il visait

à un idéal de bonheur pour notre pays. Il ne croyait pas pouvoir le trouver dans les institutions démocratiques et il lutta violemment contre le régime républicain. Je veux constater simplement qu'il sut conserver à son opposition un caractère digne et élevé. Jamais il ne chercha, dans ses articles, à satisfaire une haine personnelle. Jamais, non plus, une calomnie, cette monnaie courante de la littérature politique. Il se contentait de relever les tares du gouvernement qu'il combattait, ses scandales, ses injustices. Sa plume alors devenait mordante et il savait trouver la phrase qui frappait en plein visage, comme un soufflet. Peut-on par exemple mieux stigmatiser l'arrivisme d'un politicien de petite ville qu'il ne le fait dans le portrait suivant : « Il ne voit dans une affaire que le tremplin électoral. Il veut être député, il le sera. « Pour cela tous les moyens lui sont bons... « Jeune, actif, parleur infatigable avec un tempérament de tribun, assoiffé d'ambition, poète, « polémiste ardent, il a toutes les qualités et « tous les défauts pour réussir hors du Palais. « Jouisseur, il sait au besoin se contenir et les « privations ne l'effraient pas. Il est aujourd'hui « quelque chose, il sera quelqu'un demain! »

Les scandales de Panama lui furent l'occasion de nombreux articles. Le premier dans la presse, il dévoila le rôle de Cornélius Hertz dans l'affaire Dauderni. Il fut profondément écœuré de toute la boue qui rejaillissait sur les dirigeants du pays. Aussi, dans son indignation, écrivait-il, le

25 décembre 1892, à Monsieur le Garde des Sceaux : « Frappez à droite, à gauche, à l'ex-
« trême gauche, partout où vous trouverez des
« trafiquants indignes. N'hésitez pas à frapper
« haut s'il est nécessaire. Séparez avec soin
« l'ivraie du bon grain, et vous serez applaudi.
« acclamé car, tous, quelles que soient nos pré-
« férences politiques, nous ne demandons pas
« une lessive de parti, mais un nettoyage géné-
« ral de toutes les mains crasseuses! » Tels sont
les vrais sentiments de Ferras. Pour lui, il n'a
point d'amis quand le bonheur de la France est
en jeu! N'est-ce point là, Messieurs, l'expression
du plus pur patriotisme?

Il se rendait compte cependant de l'inanité
de ses efforts et, peu à peu, le découragement
grandissait dans son esprit. Il voyait avec tris-
tesse monter la grande vague socialiste et pres-
sentait tout le mal qu'allaient faire au peuple,
ceux qui prétendaient parler en son nom. Il
écrivait moins, se restreignait aux sujets profes-
sionnels, mais laissait souvent apparaître l'amert-
tume de sa pensée. Le 26 décembre 1897, parut
sa dernière chronique. Elle était consacrée à
l'année qui se terminait et il y exhalait cette
plainte suprême : « La misère est venue et
« cependant l'année 1897 finit resplendissante
« sous les baisers d'un soleil sénile de décembre.
« Faudrait-il douter de la Justice divine et n'est-
« ce pas assez de ne plus croire à la Justice
« humaine ? » Quelques jours après, il n'était
plus.....

Les chroniques de M^c X..., ce cri de désespérance synthétisent, dans leur contraste, toute l'âme de Ferras. Un esprit brillant sous l'éclat duquel se dissimulait un cœur ouvert à toutes les pitiés, voilà le souvenir que nous devons en garder. Par son talent, il prend place à côté des grands Maîtres que nous vénérons et notre Barreau peut s'enorgueillir de son nom. Par sa bonté, il nous demande un sentiment plus doux. Nous devons à Ferras mieux que de l'admiration. Aimons-le, Messieurs, tout simplement, et nous aurons ainsi payé le juste tribut qu'exige sa mémoire!